

Appel à communications **Rayonnement des écoles et relations internationales**

Le rayonnement international du système académique d'enseignement artistique français a fait partie de sa légende dorée, bien avant de devenir un chapitre de son historiographie récente. Dans le cas de l'architecture, les deux types de récits - l'hagiographie ancienne comme l'histoire récente - se sont rejoints sur un point : ils sont attachés à la même période couvrant les origines, les débuts et l'âge d'or de l'école des beaux-arts, tandis que tout, ou presque, reste à faire au sujet de l'internationalisation de l'enseignement de l'architecture en France au XXe siècle, avant et après la refondation du système, par-delà le séisme de mai 68.

L'axe Paris-Rome

La légende dorée s'est principalement attachée aux figures des lauréats du « Grand Prix », qui deviendront les « Grands Prix de Rome » au début du XIX^e siècle. Le très haut niveau de cette épreuve, sa continuité exceptionnelle dans le temps, la longueur du séjour romain offert aux lauréats pour leur permettre d'approfondir leurs connaissances, leurs carrières prestigieuses au retour, tous ces facteurs ont forgé l'image d'une super-élite artistique, qui a été pour beaucoup dans le rayonnement du système français de formation et dans son attractivité internationale dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. Le séjour romain des jeunes architectes qui se sont succédé à la villa Médicis a permis de rapporter et de capitaliser à l'école des beaux-arts un savoir sur l'architecture antique et renaissante qui a nourri la culture architecturale française du XIX^e siècle ; mais les relations étroites établies avec les milieux artistiques romains par les générations successives de pensionnaires ont eu aussi des répercussions sur la création contemporaine. On a montré comment l'œuvre de Piranèse avait influé sur les jeunes architectes français séjournant à Rome de son temps¹. Plus récemment, on a mis en évidence le rôle du séjour romain dans l'émergence de la première génération d'architectes-urbanistes français, au tournant des années 1900². Les relations franco-italiennes nouées par le biais des pensionnaires de la villa Médicis - et notamment ce dernier épisode - appelleraient des enquêtes plus méthodiques.

Américains et Européens aux Beaux-Arts, avant 1914

L'axe Paris-Rome est donc fondateur. Mais les succès de l'école des beaux-arts, son aura grandissante, ouvrent bientôt le milieu sur d'autres horizons. Dans les dernières décennies du XIX^e, les contingents d'élèves américains venus à Paris étudier l'architecture, retiennent l'attention. Leur présence est vécue comme une consécration pour le système français. Cet engouement s'est accompagné - à moins qu'il n'ait été précédé - du recrutement de professeurs français dans les universités américaines : le cas le plus célèbre est celui de Paul Cret en Pennsylvanie, qui eut pour élève Louis Kahn, mais il y eut aussi Jean Hébrard à Cornell, Albert Ferran et Jacques Carlu au MIT, Léon Arnal dans le Minnesota, Gabriel Ferrand à Pittsburgh puis à Saint-Louis, Jean Labattut à Princeton, etc. Puis ce seront les premiers Américains diplômés à Paris qui commenceront à enseigner dans leur pays et y acclimateront le modèle français, tel Harvey Corbett à Columbia. Au début du XX^e siècle, les architectes américains ont multiplié les témoignages de reconnaissance envers l'École des beaux-arts, dont ils ont fait le foyer d'un style spécifique : le « style beaux-arts ». La fascination exercée par l'architecture française sur les Américains s'est manifestée plus récemment dans une célèbre exposition tenue à New-York, en 1977, et dans les ouvrages qui l'ont accompagnée³. Dans le domaine de la

¹ *Piranèse et les Français, 1740-1790*, exposition tenue à Rome, Dijon et Paris, 1976 ; et actes du colloque international tenu à Rome la même année et publié en 1978.

² Voir Bruno Fortier, *L'Amour des villes*, Mardaga, 1994 ; et la thèse de Remi Wang sur Hébrard et le centre mondial de communication.

³ Voir les travaux bien connus de Arthur Drexler, Neil Levine, Robin Middleton, David Van Zanten, et plus récemment Barry Bergdoll.

pédagogie, les relations franco-américaines ont été évoquées dans des articles commémoratifs⁴, et ont fait plus récemment l'objet des travaux d'Isabelle Gournay, mais beaucoup d'aspects sont encore à découvrir.

L'attraction de l'école des beaux-arts ne s'est pas limitée aux Américains, même si les annuaires d'anciens élèves montrent l'importance de leur contingent⁵ ; dans les années 1900, l'école attirait des jeunes gens de toute l'Europe, avec une prédilection pour les Suisses, très nombreux, mais aussi dans une moindre mesure pour les Roumains, les Anglais, les Allemands ou les Autrichiens. Sur les motivations de ces élèves, leur cursus, le choix de leur atelier, leurs travaux scolaires, leur carrière ultérieure, il n'existe guère de publications. Il serait utile de lancer des travaux et des confrontations.

Modernismes et internationalismes pédagogiques

Que s'est-il passé dans les années vingt pour que le flux des élèves étrangers ne diminue si brutalement jusqu'à se tarir dans les années trente ? Une série de facteurs sont généralement évoqués parmi lesquels la conjoncture économique, qui à partir de la crise de 1929 dissuade les Américains de franchir l'Atlantique, avant que l'arrivée des professeurs allemands quelques années plus tard ne les retiennent définitivement dans leurs universités. Il y a aussi la confrontation avec les écoles les plus ouvertes aux nouvelles techniques et aux formes modernes. Si des jeunes gens d'Europe centrale viennent encore étudier à Paris dans les années 1920, comme Pierre Vago, Jean Ginsberg ou Ernö Goldfinger, ils laissent vite tomber les Beaux-Arts pour aller dans cette modeste école privée, autrefois un peu méprisée, mais qui, grâce à des choix audacieux comme le recrutement de Robert Mallet-Stevens, Henri Prost ou Auguste Perret, avait su élever son niveau jusqu'à capter ce nouveau public international avide de modernité. Les élèves étrangers de l'École spéciale d'architecture pourraient faire l'objet d'une étude systématique, au-delà du groupe des élèves de Perret mis en évidence par Jo Abram. On pourrait enfin se pencher sur les premières étudiantes en architecture et remarquer qu'elles venaient de l'étranger et notamment de Russie.

Si l'école des beaux-arts paraît moins attractive aux étudiants étrangers dans l'entre-deux-guerres, elle reste le modèle et le foyer artistique des établissements créés dans les départements d'outre-mer et dans l'empire colonial : à Alger, un atelier existait depuis 1881, qui devient école régionale en 1940. À Hanoï, une école placée sous la tutelle des beaux-arts est créée en 1928. Dans certains pays émergents comme l'Iran, ce sont des architectes français sortis des Beaux-Arts (André Godard, Roland Dubrulle) qui sont appelés à organiser l'enseignement. Par-delà les quelques travaux monographiques existants, la cartographie des établissements de l'outre-mer reste entièrement à faire.

Enfin la fascination exercée sur les jeunes générations par une personnalité d'envergure internationale comme Le Corbusier, qui a poussé des étudiants du monde entier à franchir la porte de son atelier de la rue de Sèvres pour y apprendre l'architecture d'avant-garde, a fait de ce lieu une sorte d'atelier libre de l'architecture moderne, dont la portée serait à évaluer dans ce contexte.

La fin de l'école des beaux-arts

C'est à une inversion des flux que l'on assiste dans les années de l'après-guerre. Si les Américains ne viennent plus en France depuis déjà longtemps, les Français partent de plus en plus nombreux aux États-Unis, grâce à l'École pour les uns (bourses de voyage, missions d'études), par réaction contre elle pour les autres. Qu'ils aillent à Harvard auprès de José Luis Sert ou en Pennsylvanie auprès de Louis Kahn, des générations d'étudiants se sont frottés là-

⁴ Julian Clarence LEVI « Hommages étrangers à l'école des beaux-arts, Témoignage des U.S.A », in *Trois siècles d'architecture française, Œuvres et maîtres d'œuvres*, 1948, n°11-12, p.67-69

⁵ E. DELAIRE, *Les architectes élèves de l'École des beaux-arts*, 2^e édition, Paris, 1907, qui donne en annexe des listes d'élèves par nationalités.

bas aux dernières tendances de l'architecture moderne avant de les importer en France. En 1967, l'association des étudiants de l'école, la Grande Masse, organise à son tour un périple dans les universités américaines, Harvard, MIT, Berkeley etc. L'importance et l'impact de ces échanges restent entièrement à évaluer.

Côté français, des tentatives d'ouverture sont à signaler. C'est ainsi que Paul Nelson est nommé par André Malraux directeur de l'atelier franco-américain d'architecture de l'ENSBA en 1963. On connaît également les écoles d'art américaines de Fontainebleau, leur rôle d'université internationale d'été et de lieu de contact entre enseignants français et étrangers. Bruno Zevi, parmi d'autres, y a enseigné.

Après mai 68 : sur le modèle de l'université

À bien des égards, les États-Unis ont servi de source d'inspiration pour la réforme de l'enseignement de l'architecture. En 1969, une mission a été confiée à Bernard Kohn, architecte franco-américain fondateur de l'école d'Ahmedabad en Inde, afin de conseiller le ministère de la culture en matière d'organisation et de conception de l'enseignement⁶.

Quant aux nouvelles unités pédagogiques, nées sur les décombres et sur la haine de l'école des Beaux-Arts, attirées par le système universitaire mais démunies face à un défi de refondation auxquelles elles n'étaient pas toutes préparées, elles se tournent volontiers vers l'étranger pour y trouver des modèles et des enseignants. À UP8, ce sont des anciens de chez Kahn (Bernard Huet, Ahmet Gülgonen, Jacques Frédet ou Olivier Dufau) ou de chez Sert (Georges Maurios) qui construisent la nouvelle pédagogie du projet. À UP1, on se revendique d'autant plus volontiers du Bauhaus qu'y est recruté l'ancien directeur de la Hochschule für Gestaltung d'Ulm, Claude Schnaidt⁷. À UP5 et dans d'autres écoles, on fait appel, pour enseigner la construction, à des ingénieurs venus des pays de l'Est (Miroslav Kostanjevac, Stéphane du Chateau, David Georges Emmerich et autres spécialistes des structures tridimensionnelles). Ailleurs, ce seront des architectes d'Amérique latine : on pense évidemment au Péruvien Enrique Ciriani, enseignant à UP7 puis UP8, mais il y eut aussi Fernando Montès, Riccardo Porro, Sergio Ferro, Joachim Gueddes, Emilio Duhart, etc ou le Haïtien Malebranche, réfugié en France et enseignant à Toulouse. Dans cette époque de refondation et d'expérimentations, les enseignants étrangers semblent avoir joui dans les UP d'un accueil particulièrement favorable.

Plus diffuse, car transitant par de nombreuses personnalités, l'influence de l'Italie dans le renouveau de la théorie a contribué à former des nouveaux enseignants recrutés après 1968.

Enfin, rien n'interdit de s'intéresser à des phénomènes plus récents encore, tels que l'impact des échanges internationaux, comme celui qui unissait l'école de Rennes avec une université canadienne, le programme Erasmus d'échanges européens ou les relations avec les écoles situées dans les pays de la francophonie.

Telles sont quelques-unes des questions qui nous paraissent pouvoir être posées pour éclairer le jeu croisé des influences et des affinités. Elles n'ont pas prétention à circonscrire le sujet mais appellent, au contraire, à ouvrir autant de pistes de recherche.

Les propositions sont à envoyer avant le 15 septembre 2017 à l'adresse suivante : amandinediener@wanadoo.fr. Elles se composeront d'un argumentaire (une page environ), accompagné de la mention des sources mobilisées et d'une bibliographie succincte, ainsi que d'un court CV.

Anne-Marie-Châtelet, Marie-Jeanne Dumont, Daniel Le Couédic.

⁶ Bernard Kohn a donné son témoignage sur cette mission dans une communication à l'Académie d'architecture le 18 mai 2016.

⁷ Voir le livre récent de Tony COME, *L'Institut de l'environnement, une école décloisonnée*.